

LES HÉRITIERS DU MAL

TOME 3

LE MIROIR



Patrice HUETZ

Les Héritiers du Mal — Le Miroir

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

L'Homme dans le Miroir

Manoir des Landes-Noires, Périgord — 1950

Marcel revient au manoir après des années d'études à Paris. Le miroir l'y attendait.

Marcel portait la malédiction de sa génération avec la dignité apprise d'une longue lignée de porteurs qui avaient tous trouvé leur propre façon de tenir.

La forme du mal pour cette génération était le Miroir — une version de lui-même dans les reflets. Pas une marque visible — pas les caractères dans la chair comme Augustin. Pas les voix multiples comme Hélène. Quelque chose d'autre, de spécifique à cette génération, quelque chose qui s'était développé depuis l'enfance et qui avait maintenant atteint sa pleine maturité.

Les carnets étaient là — les carnets noirs d'Augustin, le carnet bordeaux de Mathilde, le carnet vert d'Hélène. La malle d'acajou sous le bureau. La dame dans la bibliothèque. Le puits dans le jardin. Sub Limine qui attendait sous les seuils.

Tout était là. Tout avait toujours été là.

Le manoir des Landes-Noires avait maintenant plus de deux cents ans.

Deux cents ans de pierres qui avaient absorbé les vies de ceux qui les avaient habitées — les Auberoche médiévaux, Valère et son pacte, les familles qui avaient passé entre les deux, et maintenant les Moreau depuis 1893. Quatre générations de Moreau, avec leurs marques et leurs voix et leurs miroirs et leurs ombres.

La maison gardait tout.

Pas comme une archive froide — comme une mémoire vivante. Elle répondait à la présence de ceux qui la connaissaient. Elle s'ouvrait différemment selon qui marchait dans ses couloirs. Elle avait ses préférés, ses habitudes, ses réactions propres.

Et elle transmettait — la dame le disait, Hélène l'avait noté, Marcel l'avait appris à son tour. La maison transmettait d'une génération à l'autre quelque chose qui ne pouvait pas être mis entièrement dans les carnets. Une façon d'être dans un lieu chargé. Une tolérance au surnaturel. Une capacité à ne pas fuir.

Les carnets passaient de génération en génération.

Augmentés à chaque passage — chaque porteur y ajoutait ses propres observations, ses découvertes, ses questions sans réponse. Les carnets noirs d'Augustin contenaient maintenant des notes marginales d'Hélène. Les notes d'Hélène dans son carnet vert contenaient des références aux carnets de son père. La chaîne de connaissance s'allongeait.

Ce que chaque génération trouvait : que les précédentes avaient trouvé plus qu'elles ne pensaient. Et que les questions qui restaient ouvertes n'étaient pas sans réponse — elles attendaient la génération qui aurait l'expérience et les outils pour y répondre.

La troisième condition — la façon de payer — restait la plus obscure. On savait sa nature générale : une connexion volontaire et complète à Sub Limine, un choix libre d'ouverture totale. Mais les détails pratiques, la façon dont ça se ferait concrètement, le timing, les circonstances — tout ça restait à trouver.

La sixième génération trouverait. Ou ne trouverait pas.

Ce que chaque porteur se demandait, à un moment ou à un autre de sa vie : pourquoi moi ?

Pas dans le sens de la plainte — dans le sens de la compréhension. Pourquoi cette génération, cette forme particulière du mal, cette manifestation spécifique parmi toutes celles qui étaient possibles ?

La dame avait des réponses partielles. Les carnets aussi. Sub Limine, dans ses rares communications directes avec les porteurs qui l'approchaient, donnait des informations fragmentaires.

Ce qu'on comprenait : chaque forme du mal était liée à ce que la génération avait à apprendre. Pas comme punition — comme développement. Augustin, avec la marque, avait appris à documenter et à transmettre. Hélène, avec les voix, avait appris à écouter et à filtrer. Marcel, avec le miroir, apprendrait quelque chose sur l'identité et le double.

La forme du mal était aussi un outil. C'était peut-être le secret le plus difficile à accepter : que ce qu'on portait de plus douloureux était aussi ce qui développait la capacité nécessaire à la génération finale.

Dans le miroir du couloir, quelque chose sourit une fraction de seconde avant Marcel.

Dans la bibliothèque, le portrait de Valère regardait depuis sa place au-dessus de la cheminée. Et maintenant, à côté de lui dans le couloir, le portrait d'Augustin — les deux notaires aux yeux ordinaires, les deux hommes qui avaient mis en route quelque chose de plus grand qu'eux.

La maison respirait dans la nuit de Périgord.

La dame veillait.

Sub Limine attendait.

Et dans la malle d'acajou sous le bureau, les carnets accumulaient leurs pages — la mémoire longue d'une famille qui avait appris, génération après génération, à vivre avec l'impossible.

La sixième génération n'était pas encore née.

Mais les conditions pour son choix se préparaient.
DouceMENT. Inexorablement.
Avec la patience des choses qui savent qu'elles sont nécessaires.

Marcel Moreau comprenait maintenant ce que ses ancêtres avaient mis des décennies à comprendre.

La connexion à Sub Limine n'était pas un fardeau au sens ordinaire du terme — elle n'était pas quelque chose qu'on portait contre sa volonté, un poids extérieur imposé par la force. C'était quelque chose de plus intégré, quelque chose qui faisait partie de la façon d'être dans le monde depuis si longtemps qu'il était difficile de distinguer ce qui venait de soi et ce qui venait de la connexion.

Les cahiers de la bibliothèque cachée — qu'il avait lus et relus depuis l'enfance, qui avaient été sa bibliothèque d'initiation dans les choses que les autres enfants n'apprenaient pas — parlaient de cette intégration. Les Caussanel qui avaient vécu le plus longtemps dans le manoir étaient souvent ceux qui avaient le mieux accepté cette dualité. Pas se résigner, pas se soumettre — accepter dans le sens de recevoir avec ouverture ce qui était là.

La forme du mal qui caractérisait cette génération — Le Miroir — était visible dans certains moments, dans certaines conditions, de façon que les autres ne pouvaient pas voir mais que Marcel Moreau pouvait voir parce qu'il était né avec cette capacité.

La question était toujours la même : que faire de ce qu'on voit ?

Le manoir des Landes-Noires traversait les saisons de l'époque 1950-1968 avec la même impassibilité qu'il avait traversée toutes les époques précédentes.

Dehors, le monde changeait — Reconstruction, Trente Glorieuses, Mai 68. Les grandes transformations de l'histoire humaine passaient comme des vagues sur une côte qui les regardait défilé sans être fondamentalement modifiée.

Dedans, les caves existaient. La chambre du bas existait. Les sceaux gravés dans le calcaire existaient. Et Sub Limine existait dans ses eaux noires et ses calcaires et ses connexions aux lignées qui s'étaient liées à lui au fil des siècles.

Marcel Moreau avait appris à vivre avec cette double temporalité — le temps de son époque avec ses urgences et ses transformations, et le temps du manoir avec sa patience géologique. Les deux n'étaient pas contradictoires. Ils étaient simplement différents, et il fallait savoir dans lequel on se trouvait selon les moments.

Les cahiers de la bibliothèque lui avaient appris à faire cette distinction. La dame dans la bibliothèque, que chaque génération avait connue sous la même forme bienveillante, lui avait appris à ne pas confondre l'urgence de l'histoire humaine avec l'urgence de la connexion à Sub Limine.

Les deux avaient leurs propres calendriers. Et les deux demandaient attention.

Il y avait des avantages à la connexion que les générations précédentes n'avaient pas toujours su nommer.

La compréhension accrue des espaces et des personnes — que tous les porteurs du sceau avaient développée à des degrés divers — était aussi un don. Marcel Moreau voyait des choses dans les lieux et les gens que les autres ne voyaient pas. Il percevait des textures émotionnelles, des histoires inscrites dans les murs et les objets, des connexions entre des événements que la pensée ordinaire ne reliait pas.

Ce don avait des applications dans sa vie professionnelle et personnelle que les années lui avaient appris à utiliser avec discernement. Pas à exploiter — utiliser. Dans les moments où cette perception complémentaire pouvait aider, il l'utilisait. Dans les moments où il n'était pas pertinent, il la mettait de côté.

La dame dans la bibliothèque avait dit une fois, à travers un médium ou une perception directe selon les générations : le don et le

fardeau ne sont pas deux choses séparées. Ils sont deux aspects d'une même réalité. Refuser le fardeau, c'est refuser le don. Les accepter tous les deux, c'est trouver l'équilibre qui permet de vivre avec ce qu'on est.

Marcel Moreau avait passé des années à trouver cet équilibre. Il n'était pas sûr de l'avoir trouvé définitivement — l'équilibre n'était pas un état stable mais un mouvement continu, comme l'équilibre d'un funambule qui ajuste chaque instant.

Mais il le cherchait.

Sub Limine en 1950 était-il différent de ce qu'il avait été en 1890 ou en 1460 ou au XV^e siècle avant l'arrivée des premières maisons sur ce terrain calcaire ?

Marcel Moreau avait posé cette question à la dame dans la bibliothèque. La réponse avait été nuancée : Sub Limine ne changeait pas au sens où les humains changent — il n'apprenait pas, ne vieillissait pas, ne se transformait pas sous l'effet de ses expériences. Mais il s'adaptait. Ses formes de communication s'adaptaient aux capacités de ses interlocuteurs. Ses demandes s'adaptaient aux conditions de l'époque.

En 1890, il avait demandé un témoignage écrit. Dans les générations qui avaient suivi, il avait demandé d'autres choses selon ce que chaque porteur du sceau pouvait donner.

Ce qu'il demandait maintenant à Marcel Moreau, en 1950, était en rapport avec le monde de son époque — le monde de Reconstruction, Trente Glorieuses, Mai 68. Un monde qui posait des questions différentes de celles de 1890, un monde qui avait ses propres façons de comprendre et de mettre en forme l'expérience humaine.

Sub Limine n'ignorait pas ce monde. Il s'y inscrivait, à travers les porteurs du sceau qui vivaient dans ce monde.

C'était peut-être sa façon d'exister dans le temps humain.

Dans la chambre du bas, les sceaux continuaient d'exister.

Le témoignage d'Augustin Moreau était là, contre le mur est — ses douze pages en alphabet inconnu, fixées avec le sang de sa paume. La voix, le miroir, la maison, l'ombre — les formes successives du mal héréditaire, chacune documentée dans les cahiers de la bibliothèque cachée par les porteurs du sceau successifs.

Marcel Moreau avait ajouté sa propre contribution à ces archives. Pas de la même façon qu'Augustin — les formes évoluaient avec les générations, comme tout. Mais avec la même intention : documenter la vérité de ce qui avait été vécu, sans omission ni atténuation, pour ceux qui viendraient après.

La transmission continue. C'était peut-être ça, au fond, la vraie nature du pacte de 1890 — pas un accord diabolique mais une forme de transmission d'expérience, douloureuse et riche, de génération en génération.

La dame dans la bibliothèque savait cela depuis toujours. Elle attendait que chaque génération le comprenne à son tour.

Dans les caves sous le manoir, Sub Limine attendait. Dans la bibliothèque cachée, les cahiers attendaient leurs lecteurs. Et l'histoire de la lignée Moreau continuait de s'écrire, une nuit à la fois, dans le calcaire particulier du Périgord Noir.

Les ancêtres portaient leurs histoires dans les murs du manoir comme les arbres portent leurs cernes dans le bois.

Chaque génération avait laissé quelque chose — dans les cahiers de la bibliothèque cachée, dans les textes en alphabet inconnu que Bertrand de Caussanel avait déchiffrés au XVIIIe siècle et que les Moreau avaient appris à lire, dans les témoignages écrits avec le sang des paumes marquées. Une bibliothèque de vies vécues dans des conditions extraordinaires, chacune différente dans ses détails, chacune similaire dans ses fondements.

Ce que cette bibliothèque enseignait, si on la lisait avec patience et honnêteté, n'était pas une leçon unique et simple. C'était quelque